

PASCAL BRUCKNER

Une école libératrice

Lors du 20^e anniversaire du CEF¹ célébré le 27 janvier dernier au Palais des Académies à Bruxelles, le philosophe et écrivain français **Pascal BRUCKNER** était invité à s'exprimer sur la place de l'école dans notre société. Le titre de sa conférence: "**L'enseignement de l'ignorance**".

Habitué à porter un regard critique et sans concession sur les affres de notre société, Pascal BRUCKNER démarre son exposé par un constat cruel pour l'école: dans de nombreux établissements scolaires, en France comme en Belgique, la lecture, l'apprentissage, le sérieux sont devenus des objets de moquerie de la part d'une majorité d'élèves.

Mais pourquoi détestons-nous ainsi l'école? "*Celle-ci nous impose d'abord l'apprentissage de l'immobilité, de la contrainte horaire, du silence, rappelle le philosophe. C'est un lieu clos, fermé au monde, qui fait de nous des corps domestiqués*". Mais la classe est aussi un lieu de théâtre, où le professeur se met en scène et où les enfants mettent en jeu leur propre image face aux

autres. Aller à l'école, c'est apprendre à être jugé et à entériner la validité de ce jugement.

"L'école, constate P. BRUCKNER, est le premier lieu où nous défendons la cause la plus chère qui soit: nous-même. D'où la figure du cancre, qui bénéficie d'un double avantage: il ne travaille pas, mais sera peut-être plus tard celui qui réussira mieux que les autres, sans être passé par les examens! Le cancre, c'est le pied de nez de l'individu à la collectivité; il s'en est sorti sans l'école, la dévalorisant encore plus..."

GÉNÉRATION "JE LE MÉRITE"

Cette animosité à l'égard de l'école est à replacer dans le contexte de l'individualisme démocratique, apparu après

mai 68. "*Chacun étant apte à diriger sa vie comme il l'entend dès sa plus petite enfance, pourquoi accepterait-il les ordres d'un tiers et la tutelle d'une société dans laquelle il ne se reconnaît pas?*", s'interroge l'écrivain.

L'obéissance à un enseignant est, dès lors, très mal vécue. L'enfant n'est aujourd'hui plus un homme en devenir, mais une personne à part entière. Et cet individu démocratique ne veut pas admettre qu'il est faible et ignorant, et qu'il a besoin de l'assistance d'un aîné pour surmonter cette faiblesse. "*Aujourd'hui, nous assistons au triomphe de la génération «Je le mérite», constate P. BRUCKNER. Et c'est dans ce contexte que nous vivons la revalorisation agressive de l'ignorance et de l'inculture, à l'intérieur même du temple*

du savoir". À cet égard, certaines données inquiètent l'orateur, notamment l'abandon des métiers scientifiques en Europe et aux USA, au profit de deux professions: la finance et le droit, "qui manifestent un goût de la cupidité, ce qui participe à la dégradation et à la disqualification des savoirs".

PARADOXE DE LA LIBERTÉ

Or, l'école reste indispensable pour le développement de chacun. "En réalité, précise l'écrivain, l'homme n'est pas immédiatement ce qu'il doit être. Il doit se construire, il a la faculté de se perfectionner tout au long de sa vie. Et la principale qualité de l'école, c'est qu'elle nous ouvre au monde, qu'elle nous arrache à l'enfermement de la famille, à la névrose paternelle et maternelle, au quartier... Pour nous introduire à la richesse du réel, l'école doit d'abord commencer par nous en isoler, exiger un certain enfermement et, surtout, un certain effort. Transiter de l'ignorance au savoir, c'est l'équivalent d'une mue, d'une métamorphose qui implique, que nous le voulions ou non, de la peine, du labeur, de l'application". Le but de l'institution scolaire, c'est de

construire une personne qui n'est pas donnée, c'est ouvrir chacun d'entre nous par l'instruction. L'école incarne ainsi mieux que toute institution le paradoxe de la liberté. Pour rendre l'homme indépendant, il faut commencer par l'entraver, par le détacher de lui-même et de ses passions.

"En ce sens, insiste P. BRUCKNER, on peut dire que le maître idéal est celui qui enseigne à l'enfant de se passer de maître". Il faut, dès lors, revaloriser la notion de contrainte, qui n'est pas l'ennemie de la liberté, mais bien sa condition. "Ce que l'école nous apprend de plus riche, c'est à nous projeter en-dehors de nous-même, à nous arracher à notre rumination intérieure pour vivre dans le passé et dans le futur, et nous intéresser à des matières qui ne nous sont pas immédiatement familières".

RENCONTRER SES LIMITES

Mais qu'en est-il alors du plaisir d'apprendre? On peut le regagner, estime le philosophe, mais au terme d'une compréhension progressive des disciplines et des matières: "Ce qu'il faut retrouver à l'école, c'est la dialectique de la joie et de la patience, à condition

de donner un sens aux matières enseignées, de savoir rendre passionnants des sujets à priori ingrats... et c'est là, évidemment, toute la difficulté de l'enseignement".

On pourrait dire, finalement, que tout le malheur de l'école vient de ce qu'elle est déchirée entre plusieurs vocations: l'instruction d'un côté, l'éducation et l'enseignement du vivre ensemble, et enfin la formation, l'apprentissage d'un métier. "Comme la famille contemporaine, qui est déchirée entre le laxisme et la sévérité, l'école constituera toujours le foyer de tensions par excellence de la démocratie, conclut P. BRUCKNER. Elle est ce creuset où la liberté naissante rencontre ses propres limites, apprend qu'elle reste à construire, qu'elle doit se former en se transformant. On se fabrique toujours contre soi, contre l'enfant qu'on a été, et à cet égard, toute éducation est une épreuve, un rite de passage qu'on s'inflige pour s'arracher à l'ignorance et à l'immédiateté". ■

BRIGITTE GERARD

1. Conseil de l'Éducation et de la Formation – www.cef.cfwb.be

"LES ENSEIGNANTS FONT LA VIE DE LA CLASSE"

Quel rôle a joué l'école dans votre vie?

Pascal BRUCKNER: Un rôle important. Je suis allé dans une école catholique dès la maternelle, et ensuite chez les Jésuites pendant 10 ans. C'était l'enseignement traditionnel, très disciplinaire, mais où l'apprentissage des savoirs ne souffrait aucune espèce de tolérance ou d'exception. On était soumis à un programme très important. L'école m'a beaucoup apporté, et elle m'a notamment permis d'échapper à ma famille. À l'école, on apprend que le monde ne se réduit pas au petit cercle familial et à sa névrose...

Des enseignants vous ont-ils marqué?

PB: Oui, j'ai eu des enseignants extraordinaires, notamment un prof d'histoire en 3^e, qui m'a transfiguré. Il nous a passionnés pour des matières a priori assez ingrates. Les enseignants font la vie de la classe. C'est une donnée éminemment subjective: on s'enthousiasme pour certains professeurs, alors qu'on en rejette d'autres immédiatement. Cela détermine très fortement l'apprentissage d'une discipline.

L'école a-t-elle influencé votre parcours professionnel?

PB: Oui, tout doucement. À l'époque, c'était les humanités, le latin-grec, l'apprentissage de la rhétorique. Le livre était encore populaire, valorisé. Cela m'a donc orienté vers le domaine littéraire. Et puis j'ai été au Lycée Henri-IV à Paris, qui était la version laïque des Jésuites et où on bossait comme des fous... Un vrai bagne!

Ressentez-vous une certaine nostalgie de ce type d'établissement?

PB: Oui, j'ai d'ailleurs mis ma fille dans une école privée... Quand je vois le travail qu'on lui demande, je me dis que toutes les réformes ont été gommées! Finalement, pour les élèves les plus doués, la clef de la réussite, c'est le travail, et même la surcharge de travail. Et c'est le retour des matières ingrates, du latin, du grec... Il n'y a pas de mystère: on a voulu alléger la charge de travail, et on a fabriqué des générations d'handicapés!

Peut-on encore en revenir à cet enseignement plus exigeant?

PB: Oui, je pense qu'il y a une chance, parce qu'on se rend compte que ce sont les enfants qu'on sacrifie. Sous couleur de les respecter, de ne pas les importuner avec des matières difficiles, c'est à eux qu'on rend le plus mauvais service. Les grands perdants sont les enfants issus des "babyboumeurs" de 68, ils ont essuyé tous les plâtres. On leur a dit: "Arrête de travailler, c'est de la folie!". Je pense qu'aujourd'hui, le pire est passé. Peut-être retournons-nous vers une certaine sagesse...